

classement des lemmes parfois peu logique, à tel point qu'ils ont parfois considéré l'œuvre comme inachevée ou mutilée et qu'ils sont intervenus pour la faire correspondre aux normes de la grammaire antique, auxquelles elle ne prétend nullement être soumise. Arusianus ne représente pas la doctrine scolaire, mais l'autorité du goût et de la mode. Si le traité a connu un grand succès, il n'est pas sûr que ce soit dû au conservatisme scrupuleux, ni à la volonté d'offrir un support en vue d'une approche concrète du latin classique, comme le dit l'auteur (p. XXXIII). Arusianus ne cherche pas la règle, mais constate et classe. Il s'attache au contraire à l'irrégularité et n'envisage que l'exception. Il est attentif aux usages prépositionnels et aux constructions transitives indirectes non prépositionnelles. La présente édition, qui est excellente, se compose d'une longue introduction divisée en quatre points : la figure d'Arusianus Messius (présenté comme un collectionneur cultivé, un peu comme Nonius [cf. p. LXX]), les *Exempla elocutionum*, l'histoire du texte, les critères éditoriaux. Le texte est doté de deux appareils critiques : sources et variantes textuelles. On trouve ensuite des notes exégétiques – à l'apparat critique plutôt qu'au texte lui-même – très bien documentées qui offrent les explications indispensables à la bonne intelligence du texte. L'édition est pourvue de deux index : index des lemmes et index des passages cités.

Bruno ROCHETTE

Gernot Michael MÜLLER, « Lectiones Claudianeae ». *Studien zu Poetik und Funktion der politisch-zeitgeschichtlichen Dichtungen Claudians*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 495 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, NF, 2. Reihe, 133). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8253-5817-4.

Ce livre est issu d'un mémoire d'habilitation présenté à l'Université d'Augsbourg en 2008. Il est consacré à une question qui a fait couler beaucoup d'encre, le genre littéraire dans les poèmes politiques de Claudien ; son sous-titre indique son orientation, qui entend lier les notions de poétique et de fonction. Il est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur fait un état de la question et expose sa problématique ; dans la deuxième, il analyse les quatorze œuvres prises en compte, entre 395 et 404 ; dans la troisième, il propose ses conclusions. À quel(s) genre(s) littéraire(s) rattacher des poèmes dont la structure est hétérogène ? Comment rendre compte de la présence de la part épideictique et de la part épique, alors que ces deux aspects sont présents, dans des proportions variables, dans les œuvres analysées ? Une solution volontiers adoptée a été de considérer qu'il y avait toujours, dans ce mélange des genres, une dominante ; telle était la position de Jean-Louis Charlet, dans son édition des Belles Lettres en 2000 : ce serait le genre épideictique, sauf pour les épopées politiques, *Gild.*, *Get.*, *Ruf.* 2 et *Eutr.* 2 (p. XL). D'autres ont préféré parler, ainsi Heinz Hofmann (*Philologus*, 132, 1988) d'un genre spécifique et nouveau, l'*epos* panégyrique. Dans quelle mesure le travail de G. M. Müller apporte-t-il des vues nouvelles et originales ? Il reçoit indéniablement l'influence d'H. Hofmann, tout comme d'ailleurs le livre de Claudia Schindler, *Per carmina laudes...*, Berlin-New York, 2009, dont les perspectives sont plus larges et dont l'auteur a pu prendre connaissance entre sa soutenance et la publication. G. M. Müller déplace le champ de

l'interrogation vers la dimension fonctionnelle des poèmes. La question devient dès lors celle de l'objectif de Claudien. Il s'agit, fondamentalement, de légitimer le pouvoir de Stilicon et de montrer ses succès ; l'œuvre doit être replacée dans le cadre de la communication politique de l'époque (en particulier p. 417). Dans cette perspective fonctionnelle (p. 451), les éléments épideictiques et épiques sont inséparables (p. 393). Or le « public » aristocratique de Claudien est composé de groupes divers et divergents, marqués notamment par l'usurpation d'un Eugène soutenu par des païens. Il s'agit donc de construire un accord entre ces groupes (p. 453) ; d'ailleurs, Stilicon lui-même serait vraisemblablement à l'origine de la confection d'une collection des œuvres politiques de Claudien (l'auteur reprend là, p. 431, une hypothèse qui n'est pas unanimement acceptée). Adopter de telles perspectives n'est pas en soi véritablement nouveau. L'originalité de ce livre réside plutôt dans la recherche de mise en évidence des moyens utilisés à cette fin, afin d'expliquer, dans une perspective fonctionnelle, la connexion entre des éléments formels de nature épideictique et ceux qui sont de nature épique, au point que c'est la proposition d'un genre unique qui en découle. Pour ce faire, l'auteur a rassemblé les différents éléments qui composent la figure de Stilicon chez Claudien. Celui-ci est d'abord le gardien, loyal et obéissant, de l'héritage de Théodose et à ce titre est (ou aurait dû être) l'homme de confiance de ses deux fils ; il finit même par être décrit comme un père dans le *6 cons. Honor.*, p. 383 ; or le pouvoir de Théodose lui-même, après sa victoire contre Eugène, doit être mis dans une perspective cosmologique, annonçant un nouvel âge d'or (p. 418-419, mais voir également p. 325, à propos de *Stil. 2*, où Stilicon lui aussi apparaît comme fondateur de l'âge d'or). En continuité avec la présentation qui est faite de Théodose, Stilicon est celui qui a la faveur des dieux, *cf.* p. 423, p. 430, mais voir déjà p. 131, à propos de *Ruf. 1*, 301-309 : première attestation des rapports entre Stilicon et les divinités, ainsi que p. 257, à propos d'*Eutr. 2* : seul Stilicon peut sauver Rome de la colère des dieux, et p. 356, à propos de *Get.* : en sauvant Rome, Stilicon a préservé l'*ordo* divin. Il est celui dont l'action ne peut se comprendre que par une insertion dans une histoire du peuple romain emplie de succès, tel un nouveau Scipion l'Africain (p. 437-446), comparé aux grands héros épiques, *cf.* également p. 311, à propos de *Stil. 1* : la liquidation de Gildon apparaît comme un épisode de l'histoire mondiale, dans lequel Rome a été sauvée, et, p. 355, à propos de *Get.* : Stilicon est le seul à pouvoir sauver Rome. Stilicon est aussi dépeint comme un *alter Augustus* et comme un *alter Hercules* (p. 349). Logiquement, en proportion de l'élévation des définitions de son héros, son propre panégyriste Claudien s'élève aussi lui-même et s'autodéfinit comme un *alter Ennius*, successeur de l'auteur des *Annales* (p. 437-444) ; l'inscription bilingue gravée sur la stèle de la statue de bronze érigée en 400 au Forum de Trajan, sur l'ordre d'Arcadius et Honorius et à la demande du Sénat, évoque, dans sa partie en grec, Homère et Virgile, à la fois l'épopée et les fondements de l'histoire de Rome (p. 433-436) : son œuvre doit s'inscrire dans une continuité comparable. Aussi le genre littéraire des œuvres politiques de Claudien relèverait-il de la « poésie épique-panégyrique » (« episch-panegyrische Dichtungen », p. 455) : louer Stilicon, c'est, en fonction du sujet et de son rapport au temps de l'histoire et aux dieux, recourir à la dimension épique. Pour sa démonstration, l'auteur a mis en œuvre, dans la deuxième partie, des analyses minutieuses des quatorze poèmes. Prenons quelques repères. Déjà, dans *Prob.*, l'éloge de Théodose incorpore des éléments épiques et intègre par

exemple la victoire du Frigidus dans l'histoire générale de Rome, y compris dans une vision païenne de celle-ci (notamment, p. 87). Dans *3 cons. Honor.*, si la partie consacrée au dédicataire officiel a les caractéristiques d'un *basilikos logos*, les passages relatifs à son père Théodose, loué pour la qualité de la formation qu'il a donnée à son fils, constituent aussi un récit épique. Dans *Ruf. 1*, les invectives sont intégrées dans un cadre épique ; mais le véritable objet du poème est de louer Stilicon, sauveur de l'Empire (p. 140). Quant à *Gild.*, si c'est en apparence un récit épique, sa fonction réelle serait plutôt de faire un éloge implicite de Stilicon (notamment p. 205), la question de la mort de Gildon, où Stilicon n'a pas de part directe, étant dénuée d'intérêt pour Claudien ; le poème n'en traite pas, mais la question de l'existence d'une suite qui y aurait été consacrée est sans objet (p. 212). *Eutr. 1*, invective intégrant des éléments épiques, aurait d'abord pour fonction de laver Stilicon, défenseur de la tradition romaine, de sa qualification comme *hostis publicus* par le sénat de Constantinople (p. 241). *Eutr. 2*, récit épique montrant la colère des dieux, présente Stilicon comme étant le seul à être capable de sauver l'Empire de celle-ci (p. 258). *Stil. 1*, dont l'objet est l'éloge du dédicataire, emploie pour ce faire la méthode du récit épique et non celle du catalogue épideictique (p. 284-285) : ainsi devient-il un héros épique. *Stil. 3* insère l'éloge de Stilicon dans un éloge de Rome. *Get.* est assurément un poème épique, mais dans une « situation de panégyrique », Stilicon apparaissant là encore comme étant le seul à pouvoir sauver Rome. *6 cons. Honor.*, dont les liens avec le poème précédent sont forts, loue certes Honorius comme vainqueur d'Alaric mais exalte aussi la renaissance des anciennes traditions romaines, l'empereur étant désormais revenu « chez lui » dans sa capitale, ce qui accomplit le rôle d'éducateur de Stilicon. Ces œuvres fonderaient une tradition du genre « épique-panégyrique », représentée par Mérobaudes et Sidoine Apollinaire, et influenceraient la poésie épique de Corippe (p. 456). Assurément s'est produite une rencontre exceptionnelle entre un poète et un sujet, déclinée de diverses façons, qu'on reste fidèle à la notion de mélange des genres (avec dominante) ou qu'on préfère avec l'auteur la notion de genre propre (mais non sans multiples facettes). L'auteur a relativement peu exploité la question de l'origine de Stilicon, même s'il intitule judicieusement le chapitre 4 « Der Halbbarbar als epischer Held », à propos de *Stil. 1*. Il est remarquable que Claudien soit aussi discret à ce sujet (cf. p. 279 avec la n. 11). Dans une certaine mesure, le transfert sur le plan de l'épopée d'un *semibarbarus*, – dénomination utilisée après sa mort par un Jérôme exploitant assurément de vieux préjugés refoulés du vivant de celui-ci (*Ep.* 123, 16) –, aura permis d'échapper aux pièges et aux contraintes du genre épideictique.

Alain CHAUVOT

Jean-Pierre CALLU, *Symmaque*. Tome V. *Discours – Rapports*. Texte établi, traduit et commenté par J.-P.C. Paris, Les Belles Lettres, 2009. 1 vol. 13 x 20 cm, XXXVIII-197 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-01454-8.

Avec l'édition des *Discours* et des *Rapports*, qui fait suite à celle de la *Correspondance*, J.-P. Callu livre le cinquième et dernier tome de l'œuvre de Symmaque et clôt ainsi le travail de plusieurs décennies consacrées au dernier grand épistolier latin et